

**CRITIQUE, festival.
ROUSSILLON, 50ème Festival
International de Quatuors du
Luberon (Eglise de
Roussillon), le 16 août 2025.
HAYDN / ERKIN / BEETHOVEN.
Quatuor JAVUS (Marie-Therese
Schwöllinger et Alexandra
Moser au violon, Marvin Stark
à l'alto, et Oscar Hagen au
violoncelle)**

On n'a pas tous les jours 50 ans ! Et le Festival International de Quatuors du Luberon, fidèlement dirigé par l'infatigable Hélène Salmona, a célébré son jubilé d'or en grande pompe ce samedi 16 août dans l'écrin magistral de l'Eglise de Roussillon. Ce village, classé parmi les plus beaux de France et flamboyant de ses ocres uniques, offrait un cadre parfait pour lancer cette édition exceptionnelle, un hommage à cinq décennies de passion pour la musique de chambre au cœur d'un patrimoine historique et naturel provençal qui semble lui-même résonner de beauté.

Pour cette soirée d'ouverture chargée de symboles, c'est le jeune **Quatuor Javus** qui avait l'honneur d'allumer les bougies. Formé il y a quelques années seulement au sein de prestigieuses institutions européennes (originaire de Salzbourg, mais aujourd'hui installé à Vienne...), ce quatuor – composée de **Marie-Therese Schwöllinger** et **Alexandra Moser** au violon, **Marvin Stark** à l'alto, et **Oscar Hagen** au violoncelle – fait déjà grand bruit sur la scène internationale. Leur technique impeccable, leur engagement physique et leur écoute mutuelle d'une rare finesse annonçaient une soirée de haute volée. Leur jeunesse et leur énergie ont apporté un vent de fraîcheur bienvenu à ce cinquantenaire, comme un bain de jouvence pour l'art intemporel du quatuor à cordes.

Le programme, savamment construit, épousait cette idée de traversée du temps. Il s'ouvrait par **Joseph Haydn**, le « Père du quatuor », avec son *Quatuor en si bémol majeur, opus 76 n°4*, surnommé « *Lever de soleil* ». Sous les doigts agiles et expressifs du Javus, l'œuvre a effectivement irradié. Le fameux premier mouvement, avec son thème ascendant évoquant l'aube naissante, a été rendu avec une clarté et une sérénité captivantes, une belle métaphore pour ce festival entrant dans une nouvelle ère. La vitalité et l'élégance du jeu du quatuor ont illuminé la nef de l'église de Roussillon (d'une capacité de moins de 100 spectateurs, et donc autant de *Happy Few* !).

L'exploration s'est poursuivie avec une belle audace : le *Quatuor à cordes* du compositeur turc **Ulvi Cemal Erkin**. Pièce moins connue mais fascinante, elle a permis au Javus de déployer une palette de couleurs différentes. Alliant des éléments folkloriques anatoliens à un langage moderne du XXe siècle, l'œuvre a trouvé dans leur interprétation une énergie rythmique contagieuse et une profondeur expressive surprenante. Ce fut un moment de dépaysement musical réussi, prouvant l'ouverture d'esprit qui caractérise ce festival depuis ses débuts.

L'entracte fut à l'image du lieu : un enchantement. Les

spectateurs, comme le suggérait le programme, ont pu se rafraîchir sur la terrasse attenante à l'église. Et là, sous le ciel étoilé du Lubéron, la vue était effectivement spectaculaire : les falaises ocre de Roussillon plongeant dans l'obscurité, les lumières des villages alentour scintillant au loin... Un moment de grâce silencieuse avant l'orage beethovénien. Car le cœur de la soirée, son sommet absolu, fut sans conteste l'interprétation du *Quatuor n°15 en la mineur, opus 132* de **Ludwig van Beethoven**. Œuvre monumentale de la dernière période créative du maître, elle exige tout de ses interprètes et de son public. Le **Quatuor Javus** s'y est engagé avec une concentration et une maturité stupéfiantes pour leur âge.

La structure complexe, les contrastes violents, les moments de profonde introspection... tout a été abordé avec une maîtrise confondante. Mais c'est dans le quatrième mouvement, la célèbre « *Canzona di ringraziamento* » (Chant d'action de grâce) que l'émotion a atteint son paroxysme. Lent, d'une spiritualité intense, ce mouvement semble suspendre le temps. Les musiciens du Javus l'ont abordé avec une sainteté et une pureté de son bouleversantes. Les phrases longues, d'une simplicité apparente mais d'une profondeur abyssale, se déployaient dans un *pianissimo* d'une tension incroyable, emplissant l'église d'une vibration presque palpable. Ce fut un moment d'absolu, d'éternité. On retenait son souffle, captivé par cette méditation sonore d'une humanité déchirante et sublime. Leur interprétation fut tout simplement magistrale, touchant au sublime. Ce mouvement seul valait le déplacement et restera gravé dans les mémoires comme un sommet de ce cinquantenaire.

Les acclamations nourries du public ont confirmé l'immense succès de cette soirée d'ouverture, couronnée par un *bis* : un arrangement du prélude de choral de Bach « *Ich ruf' zu dir, Herr Jesu Christ* ». Le **Quatuor Javus** a prouvé qu'il était une étoile montante de la scène internationale, capable de se

mesurer aux géants du répertoire avec une intelligence et une sensibilité rares. Quant au **Festival International de Quatuors du Luberon**, sous la houlette d'Hélène Salmona, il a démontré avec *brio* que 50 ans n'étaient qu'une étape : l'avenir, porté par de tels talents et dans un tel écrin, s'annonce plus radieux que jamais. Un départ en fanfare pour un anniversaire qui promet d'être historique !

CRITIQUE, festival. ROUSSILLON, 50ème Festival International de Quatuors du Luberon (Eglise de Roussillon), le 16 août 2025. HAYDN / ERKIN / BEETHOVEN. Quatuor JAVUS (Marie-Therese Schwöllinger et Alexandra Moser au violon, Marvin Stark à l'alto, et Oscar Hagen au violoncelle). Crédit photographique (c) Emmanuel Andrieu

Le festival se poursuit jusqu'au 31 août... Pour toutes les informations pratiques et les réservations : <https://quatuors-luberon.org>

CRITIQUE, festival. GSTAAD MENUHIN FESTIVAL & ACADEMY 2025. Tente de GSTAAD, le 14 août 2025. Concert de la

11ème Conducting Academy : GF0, Joséphine Korda, Shira Samuels-Shragg, Simon Clausse...

La Conducting Academy est l'un des piliers pédagogiques à Gstaad chaque été ; elle a été lancée dès 2014 sous le pilotage du chef Neeme Järvi dont le prix actuel (qui porte son nom), remis en fin de session, permet de couronner les meilleurs jeunes maestras / maestros. Diriger dans ce process formateur, la 5ème de Chostakovitch est emblématique ; la partition particulièrement périlleuse et complexe, exige à la tête des 80 instrumentistes réunis sur le plateau (le fabuleux GF0 / Gstad Festival Orchestra), un tempérament fédérateur, ayant déjà en plus de la technique proprement dite et de la connaissance de la partition, une vision claire, construite, plutôt convaincante.

Au delà de la pression liée au fonctionnement du stage – 2 semaines d'un travail intensif, d'autant plus formateur qu'il se déroule avec 3 personnalités aussi différentes que celle de la lituanienne **Mirga Gražinytė-Tyla**, du néerlandais **Jaap van Zweden**, et du très estimé **Johannes Schlaefli**, chaque jeune chef/fe doit être un(e) communicant(e) ouvert(e), curieux/se, pro acti/ve, souple et particulièrement réactif/ve. La gestuelle, le contact visuel par le regard, – que l'on soit concentré, économe (à la Karajan, Abbado), ou a contrario, surexpressif et physique comme Bernstein [ou le pré cité Jaap], chaque jeune maître de la baguette doit trouver sa place, ses marques, prendre appui sur les indications des maîtres et gommer tout ce qui réduit son impact sur le collectif orchestral... ; et quel collectif puisque **le Gstaad Festival Orchestra** en regroupant les meilleurs éléments des orchestres de Suisse et d'Europe, offre à chaque maestro /a, une phalange d'instrumentistes chevronnés particulièrement aguerris et pour la plupart déjà familiers des œuvres jouées. Ce soir les défis multiples attendent les chef(fe)s élèves en particulier dans **la 5ème de Chostakovitch (1937)** dont l'essence tragique et compassionnelle, la profonde douleur sublimée, alors édiflée comme une arme clandestine contre la terreur stalinienne, comme le flux cathartique, entre classicisme affiché et cri de douleur caché, doivent être finement mesurés et exprimés. Au cours des 4 mouvements enchaînés, les chefs apprentis se succèdent...



Moderato 1 : L'américaine élève de la Juilliard School, **SHIRA SAMUELS-SHRAGG** [1997] affirme d'emblée dès le début du premier mouvement (Moderato), un souffle grave et tragique, des respirations et un tempo juste qui dans ce préambule ample et

austère, composent une ouverture saisissante : lande ascétique, ruines et désolation, la jeune maestra fait surgir une plainte sourde, expression d'une clairvoyance terrifiante qui éclaire l'essence profondément tragique de la symphonie. Technique, présence, autorité et vision sont bien présentes et défendues avec précision. C'est elle qui au terme du concert et après délibération du jury, obtient la première, le prestigieux, prix Neeme Jarvi 2025, avec à la clé, un engagement auprès du Sinfonieorchester Basel. Délectable en particulier sa façon de capter et d'exposer la couleur lugubre des vents, dont surtout la clarinette ; son questionnement inespéré qui en fait l'agent d'une conscience élargie qui envisage la lumière, malgré le sentiment irrépressible de l'anéantissement. Photo : Shira Samuels-Shragg © Raphael Faux.

Moderato 2 – À partir de l'entrée martelée et sardonique du piano, le Brésilien **Richard Octavio Kogima** reprend la main [et la baguette] produisant les effets glaçants et de plus en plus terrifiants de la machine tueuse, l'Orchestre charriant les cadavres des guerres barbares : la symphonie étant ce monument en hommage à tous les morts sacrifiés, sur les champs de bataille (d'après les propres déclarations de Chostakovitch). Gestes réduits, présence un peu sage, le jeune maestro semble sous dimensionné dans autant de déflagrations éruptives, y compris quand Chostakovitch enchaîne aussitôt après les coups de tonnerre sanglants, des séquences d'une ineffable rêverie tendre.

Festival de montagne, le Gstaad Menuhin nous rappelle que c'est la Nature qui décide et à partir du final, un orage tempétueux avec pluies diluviennes, s'abat sur la tente, ajoutant aux tumultes orchestraux, le déchaînement inattendu des éléments.

La suite du concert est un peu gâché par le bruit continu de la pluie sur la tente ; cependant rien ne déconcentre les candidats suivants en particulier la britannique **JOSÉPHINE**

KORDA [1996, originaire de Manchester]. Apparente frêle silhouette mais... inflexible autorité qui sait tenir l'Orchestre dans l'intégralité du **Largo**, le plus bouleversant de la symphonie, aux accents malhériens. La Jeune maestra est passée par Lucerne, Oxford et Paris. Ancrée sur le podium, droite et très concentrée, Josephine Korda obtient des nuances recueillies, lacrymales d'une exceptionnelle profondeur. C'est elle qui décroche aussi le Prix convoité avec à la clé, des engagements auprès de plusieurs orchestres : l'Orchestre de chambre de Berne, la Philharmonie Südwestfalen, l'Orchestre de Lausanne et l'Orchestre symphonique de Bienne Soleure. De quoi encore parfaire sa technicité claire et précise, sa compréhension intense et intérieure des œuvres.

Joséphi



Au début du programme, les autres candidats exposent leurs qualités dans le voluptueux et très séducteur poème symphonique de Richard Strauss [son premier, augurant d'une géniale collection] : Don Juan.

Des quatre chefs invités à le diriger, l'ukrainienne **Polonia Lebedieva**, gestes amples et claires, et le français **SIMON CLAUSSE** se distinguent nettement grâce à leur souci constant de l'articulation et du détail. C'est surtout le second, né en 2000, d'une indiscutable présence, aux gestes précis et vifs, qui obtient des musiciens, une lecture dramatiquement très fouillée et structurellement claire, distinguant avec justesse les lignes multiples et simultanées. Le héros séducteur y

varie les masques et les humeurs, défiant le maestro dans sa capacité à passer d'une nuance émotionnelle à la suivante. Dans ce défi de mobilité versatile, Simon Causse saisit par sa maturité et une vision organisée qui permet de capter toute l'activité du chant orchestral, chacune de ses lignes entremêlées ou en réponse, comme tous leurs enjeux dramatiques

; sa vision suit la succession des événements que Strauss emprunte à Lenau : désir, possession, désespoir. Le chef sait exprimer tous les vertiges du désir et de l'extase, et à l'inverse, le vide terrifiant qui leur succède.

Élève au conservatoire de Paris, finaliste lors du 57^e Concours de Besançon, SIMON CLAUSSE convainc par la pertinence et l'engagement de son approche. Une trajectoire artistique qui a croisé entre autres Mikko Franck, ceci expliquant peut-être cela. Sous la baguette du Français, la fin du héros magnifique est magistralement réalisée, tissée, articulée dans une ultime et très subtile expiration fatale... La variété des climats, le souci des nuances produisent un miroitement voluptueux et extatique qu'achèvent les 2 derniers accords, suspendus, éthérés. Du grand art. Simon Causse obtient lui aussi le prix, très légitimement, avec un engagement auprès du Musikkollegium Winterthur.



Simon Clausse, lauréat du Prix Neeme Järvi 2025

RAPPEL des Lauréats 2025, 2024 et 2023 du Prix Neeme Järvi,
distinguant les jeunes maestra/os particulièrement
prometteuses/rs :

Les 3 Lauréats du Neeme Järvi Prize 2025
GSTAAD MENUHIN ACADEMY / Conducting Academics

**Joséphine Korda (GB) : Chef invité auprès du Kammerorchester
Bern, Philharmonie Südwestfalen, dem Orchestre de chambre de
Lausanne und im Sinfonie Orchester Biel Solothurn**

**Shira Samuels-Shragg (US) : Chef invité auprès du
Sinfonieorchester Basel**

**Simon Clausse (FR) : Chef invité auprès du Musikkollegium
Winterthur**

Lauréats du Neeme Järvi Prize 2024

**Gabriel Pernet (CH): Chef invité auprès du Sinfonie Orchester
Biel Solothurn, Kammerorchester Basel, Philharmonie
Südwestfalen et du Orchestre de Chambre de Lausanne**

Alizé Léhon (FR): Chef invité auprès du Musikkollegium

Winterthur et Sinfonieorchester Basel

**Omer Ein Zvi (IL): Chef invité auprès du Berner
Symphonieorchester**

Lauréats du Neeme Järvi Prize 2023

**Aurel Dawidiuk (GE): Chef invité auprès du Kammerorchester
Basel, Orchestre de Chambre de Lausanne et Sinfonie Orchester
Biel Solothurn**

**Anna Sułkowska-Migoń (PL): Chef invité auprès du Berner
Symphonieorchester, Musikkollegium Winterthur et Sinfonie
Orchester Biel Solothurn**

**Yukuang Jin (CHN): Chef invité auprès du Philharmonie
Südwestfalen**

PLUS D'INFOS sur le site du GSTAAD MENUHIN FESTIVAL :

<https://www.gstaadacademy.ch/fr/conducting/neeme-jaervi-prize>

VIDÉO GSTAAD MENUHIN ACADEMY 2025

Visionner le concert de la Conducting Academy 2025 sur la
plateforme GSTAAD DIGITAL FESTIVAL, jeudi 14 août 2025 :

<https://www.gstaaddigitalfestival.ch/video/gstaad-digital-conducting-academy-2025-konzert/>



Gstaad Digital Conducting Academy 2025 Konzert

directement sur vimeo

<https://vimeo.com/1105380092?fl=pl&fe=vl>

35'26 : **Simon Clausse** (Don Juan)

50'50 : **Shira Samuels-Shragg** (Chostakovitch, I. Moderato)

01'12'14 : **Joséphine Korda** (Chostakovitch, III. Largo)

programme

Richard Strauss : «Don Juan», Tondichtung op. 20,
Dmitri Schostakowitsch / Chostakovitch : Sinfonie Nr. 5 &

Composition du Jury 2025

Christoph Müller (directeur artistique de Gstaad Menuhin Festival & Academy), deux professeurs de la Gstaad Conducting Academy, Jaap van Zweden et Johannes Schlaefli, deux

représentants du Gstaad Festival Orchestra (Vlad Stănculeasa und Immanuel Richter), des représentant·e·s des orchestres partenaires, dont l'Orchestre symphonique de Berne, le Musikkollegium Winterthur, l'Orchestre de chambre de Bâle, l'Orchestre symphonique de Bâle et l'Orchestre symphonique de Bienne Soleure. L'Orchestre de chambre de Lausanne et la Philharmonie Südwestfalen étaient représentés in absentia au sein du jury.

**CRITIQUE, concert. GSTAAD
MENUHIN FESTIVAL & ACADEMY
2025. Temple de CHÂTEAU
D'OEX, le 13 août 2025.
String Academy : Svendsen,
Tchaïkovsky...**

La TRANSMISSION n'est pas un vain mot à Gstaad pendant le festival d'été. Fidèle au projet fondateur de Yehudi Menuhin, les académies formatrices rayonnent ;

elles assurent dans le milieu champêtre de l'Oberland bernois, ce devoir pédagogique grâce auquel les instrumentistes les plus aguerris transmettent leur savoir et leur expérience des œuvres, aux plus jeunes.

Chaque été ce sont pas moins de **5 académies**, chacune dédiée à un instrument, un répertoire et la fameuse « Conducting Academy », académie de direction d'orchestre dont les maîtres sont Mirga Gražinytė-Tyla, Jaap van Zweden, et l'incalculable Johannes Schlaefli, en sa qualité très recherchée de « Head of Teaching » (responsable de l'enseignement). De leur côté, au sein du GSTAAD MENUHIN FESTIVAL, **les cordes ont certainement un statut à part** : le fondateur Yehudy Menuhin était violoniste... Et le prochain directeur artistique à la succession de Christoph Müller, **Daniel Hope**, est lui aussi violoniste.

La rayonnante String Academy du GSTAAD MENUHIN FESTIVAL

La 12e GSTAAD STRING ACADEMY est l'une des plus convoitées à l'échelle européenne. Le niveau artistique est plutôt élevé voire très impressionnant; ainsi expérience musicale majeure à Gstaad, au-delà de la technique, chacun, spectateur comme musicien, recherche et trouve souvent, une vision capable de porter et inspirer l'interprétation.

Pour preuve le concert de ce soir qui conclut 3 soirées publiques où face aux festivaliers, les jeunes élèves de la String Academy [et leurs professeurs] jouent les œuvres qu'ils ont préparées. Le nombre des participants permet de réaliser des formations consistantes : sextet, octuor ; du pain béni pour les amateurs de musique de chambre.

Le programme est ambitieux affichant ainsi » ***Souvenir de Florence*** » de Tchaïkovski, partition célèbre, qui voisine avec l'octuor méconnu du compositeur norvégien, plutôt rare au concert, **Johan Svendsen** (mort en 1911) lequel fut un intime de Wagner.

Auparavant les jeunes musiciens ouvrent la soirée avec **l'Art de la fugue de Bach** à 8 (extraits), travaillant le son collectif sous la férule de leur mentor (et violon I), **RAINER SCHMIDT** ; en soignant la clarté et la précision en particulier dans le contrepoint final, les interprètes expriment remarquablement l'intensité à l'œuvre, entre noblesse, ampleur mais aussi gravité tragique, que l'activité ciselée de la fugue conclusive élève vers la lumière.

Attendu, **le Tchaïkovski opus 70** captive par son intensité expressive, une radicalité tout à fait assumée qui sous le pilotage du violoniste polonais [**BARTOSZ SIBINSKI**, violon I], exprime une passion exacerbée, continue, volontiers définitive qui souligne essentiellement accords et tutti, en marqueurs impétueux et saillants, d'une constante détermination, aussi impérieuse que douloureuse.

La synchronicité rythmique des musiciens est totale. La solide expressivité s'appuie aussi sur la sûreté qui émane du violoncelle d'**IVAN MONIGHETTI**, également professeur, sur lequel les jeunes musiciens peuvent trouver appui.

On aurait apprécié cependant des phrasés plus ciselés, des nuances plus riches et diverses pour un chant intérieur mieux audible, et plus détaillé (en particulier dans l'Allegro moderato ou 3ème mouvement qui associe nostalgie authentiquement slave et exaltation propre aux ballets, Piotr

Illytch étant encore dans le sillage de sa triomphale *Belle aubois dormant* de 1890) mais la conception cible la fusion surexpressive du sextuor, une sonorité d'emblée chauffée à blanc, parti parfaitement réalisé, et qui doit son assise comme sa justesse, à la grande cohésion entre les instrumentistes.

La surprise et la révélation [fort heureusement il y en a toujours dans les grands concerts] se révèlent avec le compositeur norvégien **Johan Svendsen** qui a surtout composé pour les grandes formations [on écouterà avec bénéfice ses 2 Symphonies, ses romances, ses rhapsodies pour orchestre].

A la fin de l'Octuor de Svendsen, l'altiste Ettore Causa (à droite) invite l'ensemble des participants de la 12^e String Academy à venir saluer le public © PA PHAM

A photograph of a string ensemble performing in a church. There are eight musicians visible, mostly women, dressed in black. They are holding violins, violas, and cellos. The setting is a church with stone walls and arched windows. The lighting is warm and focused on the performers. The text is overlaid on the image.

Son Octuor opus 3 confirme une sonorité très séduisante : une polyphonie active et chantante qui sonne ce soir plus fine et fouillée encore que le Tchaïkovski précédent : une approche plus détaillée qui réussit en particulier dans la continuité de l'œuvre, le dernier mouvement, - comme les précédents particulièrement contrasté et dramatique [finale, Moderato, Allegro assai con fuoco] : la sonorité y est subtile, caractérisée, grâce à l'écoute collective, une tension créative qui passe entre chaque instrumentistes et particulièrement portée par les deux piliers du collectif : le violon I [**Josephine Chung**] et l'alto I [**ETTORE CAUSA**, professeur] qui lui fait face et referme le cercle instrumental.

L'intensité du jeu collectif ne sacrifiant jamais la riche et subtile vivacité du discours entre les parties, renforce d'un

bout à l'autre l'idée concrète d'une conversation vive et souple, jusque dans les nombreuses oppositions et dialogues animés. Svendsen ne pouvait trouver meilleurs ambassadeurs ; les effets d'une transmission réussie se manifestent ainsi concrètement ; jeunes instrumentistes et musiciens chevronnés jouent côte à côte ; ils partagent le même plaisir et la même exigence. Un régal d'autant plus apprécié s'agissant de la découverte d'un compositeur captivant, trop rare au concert.

**CRITIQUE, concert. Gstaad Menuhin Festival & Academy 2025.
Temple de Château d'Oex, le 13 août 2025. Strings Academy :
Bach, Tchaïkovski, Swendsen... Élèves & professeurs de la 12^è
Académie de cordes / String Academy. Photo © PA PHAM**



L'ensemble des élèves et de leurs professeurs aux saluts à l'issue du concert au Temple de Château d'Oex © PA PHAM

**CRITIQUE, festival. 49ème
Festival du VIGAN (Eglise**

Saint-Pierre), le 13 août 2025. L. van BEETHOVEN : Ouverture « Coriolan » et « Messe en Ut ». Amélie BOUDEAU (soprano,) Gaëlle MALLADA (mezzo-soprano), Boris MYCHAJLISZYN (ténor) et Jiwon SON (baryton), Choeur de l'Abbaye de Sylvanès, Michel Piquemal (direction)

Dans l'écrin (à la très bonne acoustique) de l'Eglise Saint-Pierre du Vigan, la 49ème édition du festival du Vigan – fondé et porté avec une fidélité remarquable par Christian Debrus depuis son baptême en 1976 – a offert, hier soir 13 août, une expérience musicale d'une belle intensité. Le programme, audacieux, mettait à l'honneur Ludwig van Beethoven sous un jour inhabituel et passionnant : sa trop rare *Messe en Ut op. 86* (précédée de l'Ouverture de *Coriolan*), dans une version épurée pour deux pianos, timbales, et chœur.

Dès les premières mesures de l'Ouverture de *Coriolan*,

l'alchimie s'est installée. **Guillaume Corti** et **Nobuyoshi Shima**, aux pianos, ont relevé le défi avec brio. Comment restituer la puissance dramatique et la palette orchestrale de Beethoven avec seulement quatre mains et deux claviers ? Par une maîtrise technique impeccable et une intelligence musicale aiguë. Leurs phrasés étaient tendus, les contrastes saisissants, les lignes mélodiques chantant avec clarté au-dessus des tremblements inquiets des basses. **Raphaël Lucas**, aux timbales, n'était pas un simple accompagnateur, mais un véritable architecte du drame. Ses roulements sourds, ses frappes précises et puissantes ont insufflé une tension palpable et une profondeur rythmique essentielle, se substituant avec une efficacité remarquable à toute une section de cuivres et de percussions.

Puis vint le temps de la *Messe en Ut*, Op. 86. Ici, la configuration minimale a opéré une véritable métamorphose. Sous la direction experte et inspirée du vétéran de la direction d'orchestre qu'est **Michel Piquemal**, une alchimie remarquable s'est produite entre les forces en présence. Les **Chœurs de l'Abbaye de Sylvanès** ont démontré une fois de plus leur excellence. Leur précision d'attaque, leur homogénéité, leur engagement dans le texte sacré et leur palette dynamique (des *pianissimi* enveloppants aux *fortissimi* éclatants sans jamais de dureté) ont porté l'œuvre avec une ferveur et une clarté textuelle exemplaires. La version pour deux pianos a dévoilé des facettes souvent masquées dans l'orchestration traditionnelle : la complexité contrapuntique, la beauté des lignes vocales mises en relief, et une certaine intimité spirituelle.

Le quatuor de solistes, réuni pour l'occasion, a brillé individuellement et en parfaite synergie. Un véritable coup de chapeau à **Amélie Boudeau** (soprano), appelée en dernière minute pour remplacer Anne Calloni, elle-même indisposée, et qui s'est réveillée avec une laryngite – tandis que rien n'y a paru ! Son chant fut d'une pureté et d'une assurance

émouvantes, particulièrement dans le « *Benedictus* » . **Gaëlle Mallada** (mezzo-soprano) a apporté une chaleur et une rondeur de timbre parfaites, tandis que **Boris Mychajliszyn** (ténor) a fait preuve d'une vaillance et d'une projection généreuse. Mais c'est incontestablement le baryton coréen **Jiwon Song** qui a marqué les esprits par son autorité naturelle, la beauté sombre et puissante de son timbre, et sa présence scénique magnétique. Son intervention dans l' « *Agnus Dei* » fut un moment d'une profonde humanité.

Les deux pianistes, Corti et Shima, ont été les véritables piliers de cette architecture sonore. Leur jeu était d'une précision et d'une sensibilité constantes, passant de l'accompagnement discret et soutenant au dialogue concertant avec les voix et les timbales avec une fluidité et une écoute mutuelle admirables. Raphaël Lucas a continué son travail remarquable aux timbales, apportant couleurs, accents et une dimension presque spatiale à l'ensemble, particulièrement dans les moments les plus solennels du « *Gloria* » et du « *Credo* » .

Michel Piquemal a dirigé cette œuvre complexe avec une grande clarté et un sens inné de l'équilibre. Il a su tirer parti de la transparence offerte par l'effectif réduit pour mettre en valeur la profondeur spirituelle et la force expressive de la partition de Beethoven, sans jamais sacrifier son énergie vitale. Les fugues finales du « *Gloria* » et du « *Credo* » ont ainsi jailli avec une vitalité et une lisibilité confondantes.

Cette soirée dans la belle région du sud des Cévennes fut une démonstration éclatante de la vitalité et de l'audace du **Festival du Vigan**. Christian Debrus peut être fier d'avoir offert, pour cette 49ème édition, une exécution du chef d'œuvre de Beethoven aussi originale et réussie, révélée sous un jour nouveau par une configuration instrumentale rare et passionnante. L'émotion palpable à la fin du « *Dona nobis pacem* » , sous les hautes voûtes de l'église, était un témoignage éloquent du succès de cette entreprise artistique. Un seul mot d'ordre résonnait à la sortie du lieu sacré

viganais : *Vivement les 50 ans !*



CRITIQUE, festival. 49ème Festival du VIGAN (Eglise Saint-Pierre), le 13 août 2025. L. van BEETHOVEN : Ouverture « Coriolan » et « Messe en Ut ». Amélie BOUDEAU (soprano,) Gaëlle MALLADA (mezzo-soprano), Boris MYCHAJLISZYN (ténor) et Jiwon SON (baryton), Choeur de l'Abbaye de Sylvanès, Michel Piquemal (direction). Crédit photographique (c) Emmanuel Andrieu

Le Festival du Vigan se poursuit jusqu'au 20 août 2025 – Programme complet sur <https://www.festivalduvigan.fr/>

CRITIQUE, festival. 49ème Festival de Musique Ancienne d'INNSBRUCK, Haus der Musik, le 11 août 2025. SCARLATTI : Concerti Grossi, sérénade et scènes bouffes pour ténor et basse. C. Colombo, P.-A. Bénos-Djian, Ž. Čopi... Accademia Bizantina, Ottavio Dantone (direction)

Après **le triomphe de l'opéra *Ifigenia in Aulide de Caldara***, la veille, Ottavio Dantone propose – à la tête de son Accademia Bizantina – un concert entièrement consacré à l'autre immense génie sous-estimé qu'est Alessandro Scarlatti. Un programme riche et varié qui permet de découvrir notamment la dimension comique du grand compositeur palermitain.

Dans la belle salle à l'acoustique de rêve qu'est la **Haus der Musik**, la première partie du concert débute par un splendide *Concerto Grosso pour cordes et basse continue* (le 3e des 6 *concertos* publiés posthumes à Londres en 1740), d'une rare éloquence théâtrale ; on y perçoit dès les premières mesures la maîtrise et la précision techniques stupéfiantes de l'**Accademia Bizantina** dirigée du clavecin par **Ottavio Dantone**, avec une nonchalance (la fameuse *sprezzatura* de la Renaissance) qui force le respect. Chaque pupitre constitue une sorte de personnage à la faconde sans parole, mais non moins efficace du point de vue rhétorique. S'ensuit une très belle sérénade, *Diana ed Endimione*, remarquable par sa grande liberté formelle. Scarlatti, comme il le fit à l'opéra, brise ici les codes rigides du genre : les airs ont parfois d'inhabituelles structures « *Pupille ardite* », en AA'BB', et les exemples sont nombreux). Si l'alternance récitatif / aria est maintenue, elle ne l'est qu'en surface, tant les deux structures s'entremêlent par de constants changements de rythme (le récitatif débouche parfois sur un arioso, quand l'aria peut être interrompu par un récitatif), chaque fois que la situation dramatique et pathétique du texte l'exige. Pour défendre ce bijou de concision musicale et théâtrale, la soprano **Carlotta Colombo**, finaliste du concours Cesti en 2022, incarne une Diane jouant à merveille la duplicité de ses sentiments, même si l'on peut regretter ici et là des aigus un peu poussifs. L'Endymion de **Paul-Antoine Bénos-Djian** enchante par la rondeur et la beauté du timbre, toujours aussi magnifiquement projeté, les graves somptueux et les aigus d'une aisance rare, magnifiés par une diction sans faille. L'orchestre y apparaît en très grande forme : on ne saurait assez louer le discours orné, presque parallèle, qu'il déploie en contrepoint d'une déclamation dont il révèle les non-dits nichés dans les interstices du livret.

La deuxième partie présente de passionnantes raretés centrées sur des scènes bouffes, non pas tirées d'intermèdes comiques, traditionnellement insérés entre les actes des *drammi per*

musica, mais des *drammi per musica* eux-mêmes, montrant une fois de plus la modernité d'un compositeur pourtant à l'origine de la création de l'opéra séria. Les trois extraits d'opéras (*L'Emireno*, *Il prigionier fortunato* et *La donna ancora è fedele*), tous donnés à Naples à la toute fin du XVIIe siècle, se révèlent d'une irrésistible drôlerie. Le ténor slovène **Žiga Čopi**, qui a débuté la saison passée dans *l'Ulisse* de Monteverdi et le *Dido and Aeneas* de Purcell au Théâtre Alighieri de Ravenne sous la direction de Dantone, campe les trois personnages féminins en voix de fausset chevrotante du plus bel effet, tandis que le baryton-basse **Marco Saccardin** – également luthiste de son état – joue brillamment les matamores de sa voix bien posée et toujours attentif, comme son compère, aux inflexions du texte. Ces scènes ont précisément le mérite de révéler les qualités d'acteur des interprètes, et les deux chanteurs les révèlent avec *brio*.

Après un deuxième *Concerto Grosso*, pour flûte à bec, cordes et basse continue où brille le jeu époustouflant d'**Alessandro Nasello**, le concert s'achève en beauté par un merveilleux *Salve Regina a quattro*, tiré des *Concerti sacri*, publiés à Amsterdam en 1707/1708. Cette ultime pièce, brève dans sa durée, mais d'une intensité à couper le souffle, permet d'entendre les quatre solistes réunis dans une parfaite osmose, en particulier le ténor qui, débarrassé de sa gangue facétieuse, révèle une voix naturelle, épanouie, claire et immédiatement séduisante, tandis que la soprano déploie une ligne de chant plus onctueuse et plus homogène.

CRITIQUE, festival. Festival de Musique Ancienne d'INNSBRUCK, Haus der Musik, le 11 août 2025. SCARLATTI : Concerti grossi, sérénade et scènes bouffes pour ténor et basse. C. Colombo,

CRITIQUE, festival. LOURMARIN, 26ème Festival des Musiques d'été au Château de Lourmarin, le 11 août 2025. SCARLATTI / DEBUSSY / LISZT... Ryutaro SUZUKI (piano)

Quelle soirée ! Hier mardi 11 août, dans l'écrin incomparable de la Grande Salle d'Honneur du Château de Lourmarin, la 26ème édition du Festival des Musiques d'été au Château de Lourmarin (qui illumine les soirées du Sud Luberon **jusqu'au 11 octobre**) nous a offert un moment de pure grâce musicale. Plus qu'un simple concert, c'était une célébration de l'art dans un lieu chargé d'histoire et de vocation. Rappelons-le : ce château, joyau architecturale de la Provence, n'est pas seulement d'une beauté à couper le souffle, avec ses pierres blondes et ses jardins

somptueux ; c'est aussi une véritable « *petite villa Médicis* », un sanctuaire où de jeunes artistes de talent sont accueillis en résidence pendant de longues semaines chaque été, pour mûrir leur art dans ce cadre inspirant.

Et c'est l'un de ces artistes familiers des lieux, le pianiste japonais **Ryutaro Suzuki**, qui se présentait (pour la quatrième fois !) sur la petite estrade emménagée devant l'immense cheminée de la salle principale du château, devant un public de 200 *Happy Few*, le concert affichant complet. Une fidélité qui parle d'elle-même, témoignant d'une profonde symbiose entre l'artiste et ce lieu unique. Suzuki n'était pas seulement en concert ici ce soir, il était aussi en résidence *in loco* pour la quatrième fois – une relation rare et précieuse qui a imprégné toute la soirée.

Première Partie : Un Voyage à Travers les Siècles et les Mers



Dès les premières notes des *Trois Sonates* de **Domenico Scarlatti** (**K.27 Allegro, K.141 Allegro, K.380 Andante comodo**), Suzuki a captivé l'auditoire. Son toucher était d'une clarté cristalline, faisant briller l'articulation baroque avec une énergie rythmique contagieuse dans les deux *Allegri*, tandis que l'*Andante comodo* déployait une sérénité et une fluidité envoûtantes. Puis, il nous a transportés dans l'univers impressionniste de **Claude Debussy**. Les « *Collines d'Anacapri* » ont scintillé sous ses doigts, évoquant la lumière méditerranéenne avec une palette de couleurs sonores

étourdissante. La « *Cathédrale engloutie* » qui a suivi fut un moment d'une intensité rare : les basses grondantes, les carillons mystérieux et la progression majestueuse ont créé une atmosphère presque surnaturelle, magnifiée par l'acoustique généreuse de la salle. Un moment de pure magie. Le *Voyage* – tel qu'annoncé en début de concert par l'artiste lui-même, dans un français par ailleurs excellent ! – s'est poursuivi avec un détour enchanteur par le Mexique. La *Gavotte* de **Manuel Ponce** (1882-1948) a charmé par son élégance nostalgique et son rythme dansant, tandis que le virtuose « *Caprice de concert* » de son compatriote **Julio Ituarte** (1845-1905) a littéralement électrisé la salle. Suzuki y a déployé une technique époustouflante et un sens du panache communicatif, terminant la première partie sous une salve d'applaudissements mérités.

Seconde Partie : Du Feu Argentin à la Romance Vénitienne

Après l'entracte, l'énergie a changé de registre avec les « *Danses argentines Op.2* » de l'argentin **Alberto Ginastera** (1916-1983). Quelle explosion rythmique et *coloristique* ! La « *Danse du vieux bouvier* » était d'une sauvagerie et d'une pesanteur maîtrisée, la « *Danse de la jolie jeune fille* » d'une grâce espiègle et légère, et la « *Danse du gaucho rusé* » a clôturé le triptyque avec un *brio* et une énergie folle, mettant en valeur toute la puissance et l'agilité du pianiste. Puis, Suzuki nous a offert un contraste sublime avec la *Barcarolle Op.60* de **Frédéric Chopin**. Ici, pas de démonstration technique, mais l'expression pure d'une poésie profonde et d'une mélancolie rêveuse. Enfin, le voyage s'est achevé en Italie avec les trois extraits de « *Venezia e Napoli* » de **Franz Liszt** (supplément aux *Années de Pèlerinage*). La « *Gondoliera* » a bercé la salle de ses mélodies populaires envoûtantes, la « *Canzone* » (d'après Rossini) a déployé une cantabilité opératique magnifique, et la « *Tarantella* » finale a embrasé le clavier ! Un tourbillon endiablé, une

démonstration de virtuosité transcendante où Suzuki a semblé défier les limites de l'instrument, soulevant l'enthousiasme du public jusqu'à l'incandescence.

Rappels et Bis : La Magie Continue

Les ovations ont été immédiates, prolongées et chaleureuses. Ryutaro Suzuki, visiblement ému par l'accueil, est revenu à plusieurs reprises saluer un public conquis. Et quels bis ! D'abord, une perle nordique avec le sublime *Impromptu* de **Jean Sibelius**, interprété avec une délicatesse et une poésie intimiste qui ont captivé. Puis, un retour au Mexique avec l'*Intermezzo* de **Manuel Ponce**, pièce lyrique et charmante, clôturant ce voyage musical en beauté sur une note de douceur et de raffinement.

La soirée d'hier au **Château de Lourmarin** restera gravée dans les mémoires. **Ryutaro Suzuki**, dans ce lieu qui lui est si cher, a offert une performance d'une intelligence musicale, d'une virtuosité éblouissante et d'une sensibilité rare. L'alchimie entre le cadre historique majestueux, l'acoustique généreuse, la programmation éclectique et passionnante, et le talent exceptionnel d'un artiste en parfaite symbiose avec son instrument et son public, a créé une magie indéniable. Vivement sa cinquième résidence maintenant !...

CRITIQUE, festival. LOURMARIN, 26ème Festival des Musiques d'été au Château de Lourmarin, le 11 août 2025. SCARLATTI / DEBUSSY / LISZT... Ryutaro SUZUKI (piano). Crédit photographique (c) Emmanuel Andrieu

Le 26ème Festival des Musiques d'été au Château de Lourmarin se poursuit jusqu'au 11 octobre, plus d'information [en cliquant ici](#).

**CRITIQUE, festival. 69e
GSTAAD Menuhin Festival &
Academy (Eglise de Saanen),
le 5 août 2025.
« Mediterraneo ». Alessia
Tondo (chant), Between Worlds
Ensemble, Avi Avital
(mandoline et direction)**

Si l'Eglise (baroque) de Saanen, avec ses parois peintes traversées par les siècles, pouvait parler, elle murmurerait encore ce soir le nom d'Alessia Tondo. Dans le cadre magique du 69e Gstaad Menuhin Festival & Academy, le chef et mandoliniste israélien Avi Avital et son ensemble « *Between Worlds* » ont offert une performance inoubliable, portée par la voix envoûtante de cette chanteuse apulienne, transformant l'édifice

sacré en une taverne vibrante des Pouilles. Le programme « *Mediterraneo* », dédié aux traditions musicales du Sud de l'Italie (Pouilles et Calabre), fut un voyage sensoriel absolu – une *taranta* électrique sous les voûtes de la petite église de l'*Oberland* bernois.

Dès les premières notes de la « *Tarantella di Sannicandro* », **Alessia Tondo** a ensorcelé l'auditoire. Originaire de Lecce, elle incarne la terre rouge d'Apulie : sa voix, tantôt rauque comme le vent des oliviers, tantôt douce comme l'huile d'argan, a épousé chaque mélodie ancestrale avec une authenticité déchirante. Dans « *Na na na* » (berceuse), son timbre velouté a enveloppé l'église d'une intimité bouleversante, tandis que dans « *Virinedda* », sa puissance dramatique a soulevé les âmes. Son corps, mû par les rythmes hypnotiques, est devenu un pont entre sacré et profane – une prêtresse moderne des rites méditerranéens.

Avi Avital, virtuose visionnaire de la mandoline, a tissé une toile sonore où se croisent Orient et Occident. Son ensemble – percussions frénétiques (*tamburello*), cordes chaleureuses (luth, guitare) et vents envoûtants (ney, clarinette) – a défié la gravité dans « *Pizzica di Aradeo* ». Avital, tel un passeur de mondes, a sublimé la tension entre mélancolie et joie, notamment dans « *Il Mare colore del vino* », où sa mandoline dialoguait avec la voix de Tondo en un duo céleste. L'acoustique miraculeuse de l'église a magnifié chaque timbre, des battements de pieds aux murmures des cordes.

Les fresques séculaires de Saanen semblaient s'animer sous les pulsions rythmiques. Dans « *Greek* », le public, d'abord médusé, a fini par frapper des mains en transe, emporté par la fièvre du *salento*. La pièce finale, « *Beddah ci dormi* », a déclenché une ovation debout – rare dans ces murs sacrés – scellant une communion entre artistes, patrimoine et

spectateurs.

Ce concert n'était pas qu'un spectacle : c'était un rituel enraciné dans la boue et le soleil du *Mezzogiorno*. **Alessia Tondo**, force tellurique et poétique, a rappelé que le chant traditionnel est un acte de résistance. Et **Avi Avital**, en alchimiste génial, a prouvé que la musique « *entre les mondes* » est universelle. Dans cette église où résonnent habituellement les cantiques, les cris de la tarentule ont libéré les cœurs. Un moment d'éternité – comme une *luminarie* illuminant les Alpes !

CRITIQUE, festival. 69e GSTAAD Menuhin Festival & Academy (Eglise de Saanen), le 5 août 2025. « Mediterraneo ». Alessia Tondo (chant), « Between Worlds Ensemble », Avi Avital (mandoline et direction). Crédit photographique (c) Emmanuel Andrieu

CRITIQUE, festival. MONACO, Concerts au Palais Princier, le 7 août 2025. LISZT / R.

STRAUSS / BRUCH. Sergueï Khatchatryan (violon), Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo, Emmanuel Tjeknavorian (direction)

On ne l'attendait pas, il nous a ébloui. Le chef d'orchestre Emmanuel Tjeknavorian, rarement entendu en France, directeur musicale (depuis cette année) de l'Orchestre *Symphonique* de Milan, nous a conquis dès son premier concert à Monaco, dans le cadre de son festival « *Concerts au Palais Princier* ». Il est certainement destiné à une grande carrière. Retenez son nom – même si ce n'est pas simple !

Le concert se déroulait dans la cour du Palais Princier, ce lieu chargé d'histoire bordé d'un côté par les arcades peintes de la galerie d'Hercule, d'un autre par les vitraux de la chapelle du palais. Au centre se dresse le monumental escalier à double révolution entre les bras duquel s'installe en majesté l'**Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo**. La beauté de la nuit de la Côte d'Azur achève de donner sa somptuosité au lieu. Les soirées musicales y sont les plus belles et les plus chic de la région. On n'y entre qu'en cravate et robe du soir.

Quelle est la première qualité de ce chef ? Difficile de répondre : il semble les avoir toutes ! Il possède d'abord une parfaite connaissance de ses partitions : il les dirige par

coeur. Il a ensuite une totale main-mise sur l'orchestre : rien ne lui échappe. La moindre vibration d'un pupitre ou d'un autre semble obéir à sa baguette. Ses nuances glissent de l'infime au somptueux ; ses pianissimos sont si légers qu'ils deviennent frémissements. Dans sa direction tout respire, tout avance avec noblesse. Même lorsqu'un fracas éclate, c'est un fracas dompté, sculpté. Tout est dans le détail : une ponctuation de clarinette, une virgule de trombone, une apostrophe de violoncelle là, un accent de percussion...

Sous la main d'**Emmanuel Tjeknavorian**, la *Méphisto-Valse* de **Franz Liszt** s'est embrasée comme un bouquet d'étincelles. Le poème symphonique *Till Eulenspiegel* de **Richard Strauss**, s'est animé, espiègle, farceur et tendre. Ses grimaces et ses pleurs rebondissaient de solo en solo – en particulier celui, sensible et lumineux, de la violon-solo **Liza Kerob**, ou le cor rond et fier de **Patrick Peigner** qui portait la voix du héros.

Un autre soliste se présenta au cours de ce concert, dans le *Concerto pour violon* de **Max Bruch** : **Sergueï Khachatryan**. Un merveille de violoniste ! Lui aussi recherchait les *pianissimi* impossibles – des sons si fins qu'on les devinait plus qu'on ne les entendait. Alors toute la cour retenait son souffle, comme si la moindre respiration eût rompu le fil d'or de son violon.

En guise d'au revoir on eut droit au « *Beau Danube bleu* » de **Johann Strauss**. Oh... le chef ne nous en donna pas une interprétation banale de café-concert. Il la cisela comme il aurait fait avec une *Symphonie* de Mozart, lui donna le même élan qu'une *Symphonie* de Brahms. Il maîtrisait avec panache les changements de tempo. La musique bondissait, enflait, balançait. L'azur de la Côte basculait dans le bleu du Danube. Et lorsque la dernière note fut atteinte on eut l'impression que la nuit entière tournait encore, en robe de bal, dans la cour princière...

CRITIQUE, festival. MONACO, Concerts au Palais Princier, le 7 août 2025. Sergueï Khatchatryan (violon), Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo, Emmanuel Tjeknavorian (direction). Crédit photographique (c) Emma Dantec

CRITIQUE, festival. 69e GSTAAD Menuhin Festival & Academy (Eglise de Lauenen), le 4 août 2025. BEETHOVEN / PATKOP / ILLES. Patricia Kopatchinskaja (violon), Joonas Ahonen (piano)

La 69ème édition du légendaire Gstaad Menuhin Festival & Academy bat son plein, une fois encore, dans l'écrin majestueux des Alpes bernoises. Cette année, le festival, fidèle à son esprit d'excellence et d'audace, continue de tisser des

liens uniques entre les grands maîtres du passé et les voix les plus passionnantes du présent. C'est dans cet esprit de dialogue musical intemporel que s'inscrivait le concert tant attendu du 4 août, présenté dans le cadre intimiste et chargé d'histoire de l'Église de Lauenen. Un lieu sacré dont l'acoustique cristalline et l'atmosphère recueillie formaient l'écrin parfait pour un duo d'exception : l'irrésistible Patricia Kopatchinskaja (PatKop) au violon et le formidable Joonas Ahonen au piano.

Dès les premières mesures de la *Sonate pour violon n°4 en la mineur, op. 23* de **Ludwig van Beethoven**, le ton était donné. Kopatchinskaja, dans son style inimitable à la fois incisif et profondément chantant, a saisi l'essence tourmentée et passionnée de cette œuvre de jeunesse. Son archet semblait sculpter l'air, alternant des pianissimos d'une fragilité bouleversante avec des explosions d'énergie sauvage. Ahonen, en partenaire parfaitement accordé, offrait un accompagnement d'une clarté et d'une vivacité remarquables, véritable pilier rythmique et harmonique. Le dialogue entre les deux instruments était tendu, électrique, capturant toute la fougue beethovénienne. Un premier mouvement d'une intensité rare, suivi d'un Andante d'une sérénité touchante et d'un final Allegro molto plein d'entrain et de précision. Un Beethoven vibrant, presque théâtral, qui a immédiatement conquis l'auditoire.

La transition vers la modernité fut aussi naturelle que fascinante avec « *Uni-Solo* » pour violon et piano de **PatKop** elle-même. Ici, plus de partition classique, mais une exploration sonore où les frontières entre les instruments et les techniques s'estompent. Kopatchinskaja, dans son élément, s'est transformée en alchimiste du son. Griffes, *pizzicati*

frénétiques, sons soufflés, frottements sur le chevalet, le violon devenait une source inépuisable de textures et de rythmes inattendus. Ahonen, loin d'être simple soutien, plongeait avec *brio* dans l'aventure, martelant les cordes du piano, jouant directement sur le cadre, créant un paysage percussif et harmonique complexe qui répondait et défiait le violon. C'était une conversation sauvage, primitive, parfois grinçante, souvent hypnotique, une plongée audacieuse dans l'atelier sonore de la violoniste. Le public, suspendu à chaque geste, a été transporté dans un univers radicalement différent, témoignant de l'incroyable pouvoir créatif de PatKop.

Le retour à Beethoven avec la *Sonate pour violon n°8 en sol majeur, op. 30 n°3* a offert un contraste rafraîchissant, presque joyeux. Plus classique dans sa forme, cette sonate « pastorale » a été abordée avec une élégance et un sens du chant remarquables. Kopatchinskaja a déployé une sonorité plus ronde, plus lumineuse, particulièrement dans le délicat *Tempo di minuetto*, où sa phraséologie était d'une grâce infinie. Le premier mouvement *Allegro assai* a pétillé de vivacité et de complicité entre les deux artistes, tandis que le final *Allegro vivace* a décoché comme une flèche, plein d'entrain et de virtuosité légère. Ahonen a brillé par sa clarté et son toucher délicat, parfaitement en phase avec l'esprit lumineux de cette œuvre. Un moment de pure joie musicale partagée.

Mais le clou de la soirée, son point d'orgue absolument électrisant, fut sans conteste la création mondiale commandée par le Gstaad Menuhin Festival & Academy 2025 : « *Én-kör V* » pour violon et piano du compositeur hongrois **Márton Illés** (né en 1975). Présent dans la salle, Illés a offert une œuvre d'une densité et d'une puissance sonore saisissantes. Dès les premières notes, un univers sonore complexe et organique s'est déployé. Les deux instruments étaient poussés dans leurs retranchements expressifs et techniques. Kopatchinskaja et Ahonen, en symbiose totale, ont relevé le défi avec une

maîtrise et un engagement phénoménaux. La pièce, construite en arches sonores et en contrastes violents, explorait des climats allant de la tension la plus extrême à des moments d'une étrange et fragile beauté. Les arpèges du piano, les micro-intervalles et les effets étendus du violon se fondaient en une masse sonore tourbillonnante, exigeante mais profondément captivante. L'énergie déployée par les deux musiciens était titanesque, aboutissant à une conclusion d'une intensité renversante qui a laissé le public littéralement sans voix pendant un instant, avant d'exploser en applaudissements frénétiques.

L'ovation fut immédiate, massive et méritée. **Patricia Kopatchinskaja** et **Joonas Ahonen**, rayonnants et visiblement émus par la réussite de cette création et par l'accueil du public, ont salué longuement (mais sans délivrer de *bis...*). Le moment fut encore plus magique lorsque **Márton Illés** lui-même a rejoint les artistes sur l'estrade, partageant la joie et la reconnaissance pour cette première mondiale magistralement interprétée !

CRITIQUE, festival. 69e GSTAAD Menuhin Festival & Academy (Eglise de Lauenen), le 4 août 2025. BEETHOVEN / PATKOP / ILLES. Patricia Kopatchinskaja (violon), Joonas Ahonen (piano). Crédit photographique (c) Emmanuel Andrieu

CRITIQUE, festival. CHAMONIX-MONT-BLANC, 2ème édition du Chamonix Vallée Classics Festival (Espace Michel Croz), le 6 août 2025. MOZART / BRUCH / SCHUBERT. Kyril Zlotnikov (violoncelle), Alena Baeva (violon) et Vadym Kholodenko (piano)

Portée par la passion musicale de David et Denise Joseph – ce couple de mélomanes anglais qui a repris la direction artistique du [Chamonix Vallée Classics Festival](#) des mains du regretté Bernard de Launoit, disparu avant même la première édition de ce nouveau festival savoyard (l'an dernier...) -, la seconde édition du festival confirme toute l'ambition en germe dans la première mouture de ce nouvel événement montagnard. Et quel éclat pour cette deuxième saison que le concert offert en ce 6 août à l'Espace Michel Croz ! Réunissant trois sommités de la scène internationale – l'intense Kyril Zlotnikov (violoncelle), la virtuose Alena

Baeva (violon) et le formidable Vadym Kholodenko (piano) –, la soirée fut un feu d'artifice de musique de chambre, salué par une salle comble et un triomphe debout unanime.

Dès les premières notes du *Trio pour piano en sol majeur, K. 496* de **W. A. Mozart**, l'alchimie opéra. Kholodenko déploya une clarté de touche et une élégance mozartienne parfaites, dialoguant avec un naturel confondant avec le violon chaleureux et souple de Baeva et le violoncelle profondément expressif de Zlotnikov. L'œuvre respirait la joie et la complicité, posant d'emblée le très haut niveau d'exigence et de sensibilité des interprètes. Puis, changement d'atmosphère avec les *Cinq Pièces, Op. 83* de **Max Bruch**. Ce bijou romantique moins connu fut révélé dans toute sa richesse et sa diversité par le trio. L'*Andante* initial captiva par son lyrisme tendre, suivi d'un *Allegro con moto* d'une énergie contagieuse. L'*Andante con moto* fit ressortir la beauté chantante des lignes, tandis que l'*Allegro agitato* démontra leur précision rythmique et leur engagement sans faille. La célèbre *Rumänische Melodie* finale fut un moment de pure magie, portée par des couleurs d'une rare intensité et un sens du folklore vibrant, clôturant la première partie sous les vivats du public très international de la très chic station alpine.

Après un court entracte, où l'on ne parlait que de la performance en cours autour d'un verre de vin dans l'atrium du théâtre (généreusement offert par le festival !), le trio attaqua la monumentale *Deuxième Sonate pour piano, violon et violoncelle en mi bémol majeur, D. 929 (Op. 100)* de **Franz Schubert**. Dès l'ample introduction, l'auditoire sentit qu'il assistait à quelque chose de spécial. La maîtrise architecturale du trio fut époustouflante, naviguant avec une intelligence et une émotion rares entre la grandeur épique, la mélancolie profonde et les élans joyeux de cette partition

majeure. Kholodenko domine les difficultés pianistiques avec une aisance souveraine et une palette sonore immense. Baeva irradiait, son violon tantôt puissant, tantôt d'une douceur envoûtante. Zlotnikov apportait une assise rythmique et une profondeur émotionnelle essentielles, particulièrement dans les passages les plus sombres de l'Andante con moto. L'énergie du *Scherzo* fut électrisante, et le Finale, d'une vitalité et d'une complexité étourdissantes, mené avec une clarté et un brio phénoménaux.

L'ovation finale fut instantanée, totale et debout. Les applaudissements nourris, les cris d'enthousiasme et les rappels multiples (les trois compères offriront en *bis* une courte pièce de Fritz Kreisler) saluaient non seulement la performance hors norme de la soirée, mais aussi la réussite éclatante de cette deuxième édition du Chamonix Vallée Classics Festival. **Kyryl Zlotnikov, Alena Baeva et Vadym Kholodenko** ont offert une leçon de musique de chambre, alliant virtuosité individuelle éblouissante, écoute mutuelle absolue et engagement émotionnel profond. Un concert qui restera dans les mémoires comme un sommet artistique, parfait reflet de **l'esprit d'excellence et de passion porté par David et Denise Joseph pour leur festival chamoniard !**

CRITIQUE, festival. CHAMONIX-MONT-BLANC, 2ème édition du Chamonix Vallée Classics Festival (Espace Michel Croz), le 6 août 2025. MOZART / BRUCH / SCHUBERT. Kyryl Zlotnikov (violoncelle), Alena Baeva (violon) et Vadym Kholodenko (piano). Crédit photo (c) Emmanuel Andrieu

Chamonix Vallée
CLASSICS
Festival



WWW.CVC-FESTIVAL.COM

Deuxième édition
30 JUILLET-07 AOUT
2025



Eglise Saint-Michel - 20 h :

30.07 Quatuor Kleio

02.08 Quatuor Ébène

Espace EMC2 - 20 h :

03.08 Angela Hewitt

04.08 Boris Giltburg

06.08 Kyril Zlotnikov, Alena Baeva
& Vadym Kholodenko

07.08 Axelle Fanyo & Kunal Lahiry

